

## LIVRES

### TENDANCE

par Jérôme Garcin



Hélène Banberg-Coupat

Après le chassé-croisé des juilletistes et des aoûtistes, l'apparition des méduses, Paris ville morte le 15 août, et avant la course aux

fournitures scolaires, la rentrée littéraire est l'un des derniers marronniers de l'été. De cet arbre germanopratin tombent, chaque année, outre un roman d'Amélie Nothomb, les mêmes immangeables marrons d'Inde : on publie trop ; les livres sont mort-nés ; le roman français n'intéresse plus les Anglo-Saxons, qui règnent sans partage ; la critique est vendue ; les jurys sont achetés ; et l'écrivain va mal. Toutes ces déplorations, qui inondent les journaux au moment où l'on range les barbecues, vous les trouverez dans un essai de **Raymond Dumay** paru... en 1950. Stock a la bonne idée de rééditer « Mort de la littérature » (13 euros). On y lit qu'« une crise terrible sévit sur le commerce du livre », que « la vie littéraire française est une dictature de la médiocrité tempérée par le talent », que « les coups d'encensoir déroutent le public et déconsidèrent la critique », que « la mauvaise littérature chasse la bonne », qu'il faudrait « délivrer les écrivains de l'obsession du succès », et qu'« on publie en France cent livres américains pour deux ou trois traduits du français aux Etats-Unis ». On voit par là que le marronnier est très vieux et qu'il fleurit toujours. C'est assez rassurant. Pour soutenir l'écrivain, Raymond Dumay (1916-1999) en appelle à l'aide de l'Etat et préconise la réduction de son impôt. Pour inciter le public à lire davantage, il propose que les romans soient en vente dans les stations-essence et les hôtels. Il a les pieds sur terre. Ancien berger et juge de paix bourguignon, l'auteur de « Mort de la littérature » rêverait qu'elle fût bonne vivante. La sienne, où l'on trouve des romans ramuziens, des guides du vin, un époustouffant traité de cuisine préhistorique et un essai sur la gastronomie (*La Table ronde*, 8,50 euros), est toujours aussi savoureuse. Et souvent prémonitoire. **J. G.**

Au sortir d'une grave maladie, **Alain Finkielkraut**, qui publie un éloge de la littérature, a gardé sa verve intacte. Il s'en prend ici à Julien Coupat, Stéphane Guillon et se réclame de Barack Obama. Aude Lancelin l'a rencontré

# Son combat continue

« Un cœur intelligent »,  
par Alain Finkielkraut,  
Stock/Flammarion, 284 p., 20 euros.

**R**ares sont ceux qui ne s'en sont pas rendu compte, Alain Finkielkraut sera resté en retrait durant près d'une année. Aucune empoignade télévisée, aucune sortie impétueuse sur l'affaire de Tarnac ou les blocages universitaires de l'hiver. Un autre combat, autrement cruel, le requérait en effet loin des plateaux. Un lymphome, aujourd'hui vaincu, qui l'a laissé exsangue durant plusieurs mois d'automne. De sa saison en enfer, il n'a gardé qu'un embarras à l'œil droit. L'énergie du pugiliste, elle, est intacte. La faculté d'indignation, quasi démultipliée. Et plus encore, cette tonalité d'enthousiasme, si précieusement enfantine, qui le distingue entre tous des routards français du débat d'idées. A celui qui envisagerait de tartiner sur la sérénité conquise du convalescent, on conseillera de repasser un

autre jour. Le mécontemporain ne s'est pas assagi, ni réconcilié. Trop de moulins à vent sociaux-démocrates à combattre, trop de futures armées rouges à défaire.

Son nouvel essai, « Un cœur intelligent », il l'a cependant voulu et conçu comme « une échappée belle ». Un détour, une pause. « Ce pays m'énerve, et j'ai décidé de l'oublier un peu en écrivant ce livre », explique-t-il tout en insistant pour préparer un café. « La seule chose que je sache faire dans cette maison. » Au départ, le magazine « Transfuge » voulait qu'il évoque sa bibliothèque idéale pour un numéro spécial. Une ébauche devenue un livre très personnel. « Barthes disait : lire Proust, c'est une consultation biblique. Eh bien, j'ai voulu parler de ces romans qui font pour moi l'objet d'un tel va-et-vient, d'une constante reprise. » Il en manque et pas des moindres, précise-t-il, citant pêle-mêle Tchekhov, « le Guépard », de Lampedusa, sans parler justement de la « Recherche ». « Si je n'ai pas mis Proust, c'est sans doute par



Né en 1949, **Alain Finkielkraut** est professeur à l'école Polytechnique et anime l'émission « Répliques » sur France Culture. Il est notamment l'auteur de « la Défaite de la pensée » et de « l'Imparfait du présent » (Gallimard).

timidité. A tous les commentaires existants, je n'allais pas ajouter le mien. »

#### Une surreprésentation du xx<sup>e</sup> siècle

De « la Plaisanterie » de Kundera à « Tout passe » de Vassili Grossmann ou « Histoire d'un Allemand » de Sebastian Haffner, on note dans ce panthéon une omniprésence des récits concernant les expériences totalitaires, une surreprésentation du xx<sup>e</sup> siècle, comme un imaginaire de guerre froide qui se serait survécu. Il ne se vexe pas de la remarque. « Ma sélection me surprend moi-même... Sans doute traduit-elle en effet une vraie in-

quiétude quant au sort du xx<sup>e</sup> siècle. Les grandes leçons tombent dans l'oubli. Voyez l'indifférence qui a accompagné la sortie de « Kathyn », ce film extraordinaire, frappé d'inexistence. Sa place était à Cannes, mais on a préféré s'y extasier sur le Tarantino, qui prend une liberté de bande dessinée par rapport à l'Histoire. » On sent venir le point où les braises de l'extrême-gauche vont à nouveau lui faire prendre feu. « L'hypothèse communiste se déploie à nouveau sans vergogne, poursuit-il en effet. Voyez Badiou, ou cette excitation tellement aberrante, tellement française, autour de Julien Coupat. Voici quelqu'un qui, dans un style ampoulé et plein de références, en appelle à une révolte cruelle, c'est-à-dire sanguinaire. Je pensais que nous étions immunisés. Eh bien non, tout le monde applaudit ! » Au tribun retrouvé, on rappelle tout de même que le ministre de l'Intérieur, lui, n'a pas applaudi tant que ça, au point que les supposées dégradations insurrectionnelles qu'il évoque sont aujourd'hui l'objet de pour-

suites pénales extrêmement sévères, voire abusives. Un ange passe sur une ligne SNCF. « Si je reviens un jour à la polémique, ce sera avec l'objectif d'arracher à la radicalité le monopole de la pensée critique. »

Un beau programme, mais que ne sert sans doute pas la bienveillance à l'égard de la « rupture » sarkozyste que les médias ont longtemps prêtée au philosophe depuis la campagne présidentielle de 2007, en dépit de ses dénégations. Son vieil adversaire, le progressisme caricatural, le bougisme à tout prix, n'est-ce pas le régime nouveau qui l'incarne en définitive le mieux aujourd'hui ? Dédain vis-à-vis de la tradition, impulsivité, volonté de bousculer les institutions et de dépasser les clivages, notamment en multipliant les prises de guerre dans le vivier d'une gauche culturelle hypocrite et affairiste que l'auteur de « la Défaite de la pensée » n'a cessé d'attaquer depuis les années 1980 ? « Pour faire carrière, il faut désormais cracher sur le président, rétorque Alain

Bruno Coutier

## Finkielkraut à livre ouvert

par **Mona Ozouf**

On rencontre ici un étudiant dont une blague ruine la vie et la carrière ; un vieux professeur américain régénéré par le Viagra et anéanti par la calomnie ; un antinazi séduit par la camaraderie des nazis ; un petit garçon qui revit son enfance démunie et fastueuse sous le soleil d'Alger ; le rescapé d'un camp face, trente ans après, à son dénonciateur ; une héritière qui vieillit courbée sur son ouvrage ; un retraité remâchant son humiliation dans une chambre de Saint-Petersbourg ; une cuisinière française dont l'extravagant festin convertit deux raides luthériennes ; un marin fou de l'aventure héroïque, mais incapable de la saisir aux cheveux. Des « gens de toutes sortes », dirait Apollinaire, qui « n'égalent pas leurs destins », et se tiennent au centre des neuf livres qu'élit Alain Finkielkraut.

En cheminant de Kundera à Conrad, il s'agit pour lui de dire à quels livres il se confie pour déchiffrer son existence, et quel viatique il leur demande pour la traversée des jours. Livres-miroirs donc ; livres-talismans aussi. Elles ne sont pas gaies, ces neuf histoires ; beaucoup décrivent des vies minuscules broyées par l'Histoire majuscule ; elles content plus de défaites que de triomphes ; elles font amèrement miroiter ce qui, amour ou gloire, aurait pu être et n'a pas été, parce que la chance, sous la forme d'un visage compatissant ou d'un amour d'arrière-saison, s'est présentée au mauvais moment. Elles illustrent la banalité du mal et la férocité du bien, plus terrible encore, car le mal fait au nom de la vertu est sans recours ni remède. Et elles refusent à leur lecteur la satisfaction du *happy end*.

A toutes pourtant, Finkielkraut demande la même leçon salubre. Toutes s'inscrivent en faux contre la chimère des révolutions, de l'existence refaite à neuf, de la table rase et de l'homme nouveau. Elles ridiculisent l'orgueil de la volonté, montrent l'indocilité du

réel et l'ironie du destin. Celui qui se voyait en éblouissant héros découvre qu'il est invisible aux yeux des autres. Celui qui a tenté de conjurer le racisme, en camouflant sa vraie identité noire sous une fausse identité juive, est dénoncé pour racisme. Aucun n'est l'Adam qu'il a rêvé d'être, fils de ses œuvres et de sa volonté. Tous tirent un lourd passé et des aïeux encombrants. Même le « premier homme » de Camus est un descendant ; avec, derrière l'épaule, un père et une mère qui réclament, et méritent, « le long regard en arrière » où Anatole France voit la définition même du respect.

Après avoir lu ces neuf livres, nul ne peut plus croire maîtriser intégralement sa vie ; chacun prend conscience de sa dette et de ses limites. La littérature que chérit Finkielkraut guérit de l'arrogance. Elle offre une réparation aux figures oubliées, laissées sur les bas-côtés de l'histoire. A la Lucie de Kundera, la Macha de Grossman, la mère de Camus, la Lisa de Dostoïevski, la littérature donne la chance de n'avoir pas souffert pour rien. C'est sa voix modeste et compatissante de Tchekhov qu'on entend dans ce livre fascinant. Et moi, quelle serait ma liste ? Aucun de ses lecteurs n'échappera à cette question. Entre toutes les œuvres d'Henry James, pourquoi a-t-il élu « Washington Square », roman si prévisible, dont la simplette héroïne est vouée au vieillissement solitaire ? Or la subtilité de Finkielkraut triomphe de l'objection ; il met le doigt sur ce que les « jamesiens » négligent souvent : en refusant à son père l'assurance que lui disparu, elle n'épousera pas le coureur de dot, puis en refusant à celui-ci le mariage, Catherine prend une revanche sur les deux égoïstes qui ont œuvré à son malheur et trouve à exercer sa liberté. Certes, « Washington Square » ne procure pas les consolations du conte bleu, mais il ne s'achève pas non plus dans la désolante noirceur du sarcasme. Il offre la nourriture que réclame « un cœur intelligent »

M. O.



Bruno Coutier

Finkielkraut. Il y a désormais un tel divorce entre pouvoir politique et pouvoir social que, pour qu'on vous fiche la paix, il faut produire ses titres d'anti-sarkozysme. Quels que soient mes désaccords, je ne céderai pas à cette pression. » Sur ce, le téléphone sonne, miraculeusement, dans le vaste salon tapissé de livres.

C'est un appel de la librairie Tschann, boulevard Montparnasse, à deux pas de son domicile. Le visage de Finkielkraut s'éclaire, s'anime d'une joie d'écolier au pied du sapin. On l'informe que « l'Anneau et le livre », de Robert Browning, est en rupture de stock depuis qu'il a consacré une de ses récentes émissions de France Culture à ce poème épique de mille deux cents pages. Après avoir chaleureusement remercié à plusieurs reprises, il se rassoit. « C'est bien que cette parenthèse littéraire intervienne au moment où nous allions nous échauffer sur Sarkozy. » De celui-ci, il préfère décidément ne pas parler, sans se dérober pour autant. « La suppression du dimanche, j'ai très tôt été contre, rappelle-t-il. Le casting de la diversité m'agace, je préfère la compétence au spectacle. C'est vrai aussi que je n'aime pas sa façon de parler, il fait des fautes de français. Je prends acte du fait que c'est sans doute le premier président de la société postculturelle, mais cette société-là, ce n'est pas lui qui l'a faite. Ce sont des gens parfois très cultivés qui la lui ont livrée. »

#### La doxa antiraciste de la gauche

L'achat du nom de Mitterrand « comme une marque » le consterne également. Le nouveau ministre de la Culture, entre autres aventures venu des écrans télévisés, n'enthousiasme guère celui qui les décrit comme une « grande bouffe oculaire » coupable d'un avilissement généralisé. A propos d'audiovisuel, on sait que la tête du conseil de surveillance d'Arte lui a récemment été proposée par l'Elysée. Ne se sentant pas fait pour le poste et ne souhaitant pas faire de mauvaises manières à Bernard-Henri Lévy, son président depuis seize ans, il a décliné. Une information sur laquelle Alain Finkielkraut ne souhaite pas s'exprimer. Rien n'insupporte plus que de passer pour un « intellectuel officiel » celui qui se vit hardiment comme un héritier de Péguy, en guerre permanente contre l'opinion dominante. Cette situation-là, il l'a déjà vécue en 2005, lorsqu'une interview légèrement accordée au quotidien israélien « Haaretz » l'avait propulsé en penseur de combat d'une identité blanche à reconquérir, peu de temps après les émeutes de banlieue.

Une « affaire » qui l'a bouleversé bien au-delà de tout ce que ses contradicteurs pouvaient alors imaginer. Les traces qui en demeurent sur Google hantent encore ses pires cauchemars. « Je renie tout de ce fameux entretien que je n'ai jamais relu, jamais corrigé, glisse-t-il dans un genre de courageux mea culpa auquel peu consentiraient. Tout sauf la phrase où je dis : l'antiracisme est le communisme du XXI<sup>e</sup> siècle. Si j'adhère au principe antiraciste de toute mon âme, jamais je ne renoncerai à combattre la doxa antiraciste obsessionnelle de la gauche. »

A certaines pages du chapitre sur « la Tache », de Philip Roth, on mesure la profondeur de la blessure chez ce fils de déporté juif polonais. Il n'est pas impossible même que Finkielkraut n'ait sur le coup pu surmonter la chose qu'en se projetant dans la peau de Coleman Silk, cet universitaire mis en scène par Roth, inculpé de racisme par tout un campus pour une plaisanterie malfamée. C'est aussi à ça que peut servir la littérature.

### **Le réensauvagement du rire**

Autre passage saisissant du livre, celui où l'auteur évoque longuement le personnage de Cormery dans « le Premier Homme », de Camus. Le propre père de l'écrivain, qui, « *contre vents et marées progressistes et culturalistes* », cherche à maintenir un absolu éthique, redoute plus que tout de se voir entraîné dans « *la nuit où la décence ne se distinguerait plus de l'abjection* ». On lui confie qu'en lisant ça, on a pensé à lui, Alain Finkielkraut, dont la spontanéité attachante peut faire place à une extraordinaire raideur quand il croit certains principes mis en balance. Un peu surpris, il rappelle que le père de Camus était quasi illettré. Et puis il sourit, peut-être touché. « *Pourquoi pas ? L'œuvre entière de Camus pourrait même s'interpréter comme une exégèse de la phrase de son père : "Un homme ça s'empêche." Eh bien moi aussi je crois qu'un homme ça s'empêche de s'avachir, même quand la société entière l'y encourage. Ça s'empêche aussi le ricanement nauséabond des humoristes qui prospèrent aujourd'hui.* »

La critique des amuseurs, une autre de ses croisades en passe de devenir une marotte. Stéphane Guillon, l'humoriste de la matinale

### **« JE PRENDS ACTE DU FAIT QUE SARKOZY EST LE PREMIER PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ POSTCULTURELLE. »**

de France Inter, l'obsède notamment. « *On assiste aujourd'hui à un véritable réensauvagement du rire. Qu'un type se permette de traiter une femme politique de pot à tabac ou de comparer la démarche d'un président de la République à celle d'une vache folle, je trouve ça effroyable.* » Inutile de lui parler de ces bouffons qui ont toujours salutairement tiré la langue et montré le poing aux puissants, hormis sous les dictatures. « *Ce sont eux, les puissants, désormais. Ils sont devenus les rois pleins de morgue de la démocratie radicale.* » Etrange façon de craindre le rire, à la manière d'un père supérieur échappé d'un roman d'Umberto Eco. D'autant plus insolite qu'elle émane d'un homme qui au naturel aime rire et faire rire, et sait aussi sortir de la querelle sans fin avec ce qu'il croit être la majorité bélante.

L'élection de Barack Obama, le 4 novembre dernier, fut un de ces moments rares où il ne s'est pas refusé d'être à l'unisson du monde. « *Dans ma maladie, ça a été une aide... Je sortais du pire, c'était un bonheur profond de vivre cet événement.* » Le discours de Philadelphie sur la race, à ses yeux, est l'un des plus beaux événements politiques de la modernité. « *Aussi grand que certains discours de Churchill ou de De Gaulle. C'était un moment d'une beauté et d'une intensité inouïes. Une façon extraordinairement élégante de sortir du conflit racial, s'enflamme-t-il. Cette pauvre Amérique, abêtie par les médias, où l'on disait que les hommes politiques n'avaient même plus le droit de déployer un discours subtil, eh bien tout d'un coup, il lui a donné un exemple de rhétorique politique admirable.* » C'est justement ça, le cœur, quand il est intelligent, ajoute un Finkielkraut encore ému. « *Tout le contraire des obsèques de Michael Jackson, cette apothéose du kitsch absolument atroce* », se ressaisit-il, avant que tout le monde s'embrasse. **AUDE LANCELIN**